

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie III

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 311-314

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une méprise

(suite).

III

Il se passa un an et demi ; puis arriva l'hiver, moins froid qu'à l'ordinaire, mais très rude. En novembre nous eûmes de très fortes gelées et en décembre, il tomba une telle quantité de neige que notre maison en était ceinte comme d'un rempart, souvent Valek travaillait jusqu'à midi pour ouvrir un chemin. Un jour il s'éleva un terrible ouragan, M. D. ne vint pas pour les leçons et personne de chez nous n'alla à la ville. Le vent soufflait dans tous les coins de la maison et une neige fine éteignait le feu à la cuisine, l'air était rempli de tourbillons blancs. Vers quatre heures il se fit tout à fait sombre, le vent soufflait encore plus lugubrement, la neige frappait les fenêtres avec plus de violence. Par moments tout se taisait, les tourbillons se dissipaient dans l'air, les nuages disparaissaient au ciel et alors on pouvait voir que la neige cachait déjà les palissades. Dans l'un de ces moments de calme, comme je regardais par la fenêtre, donnant sur la rue, je vis tout-à-coup une forme étrange. Je la fixai attentivement. C'était un homme assis sous la fenêtre, la tête baissée et tout couvert de neige. A cette vue, mon cœur se serra, je courus à la cuisine et j'avertis maman que sous notre toit la neige engloutissait un homme. D'abord ma mère ne voulut pas me croire, mais ayant regardé par la fenêtre, elle se leva vivement et envoya Valek, avec ordre d'amener ce malheureux à la cuisine. Peut-être qu'il est déjà mort. ?... disais-je inquiet, en me tenant aux plis de la robe de maman. Au bout de quelques minutes on entendit dans le vestibule un bruit comme si quelqu'un secouait ses vêtements. Valek entra à la cuisine avec l'étranger. C'était un homme d'une grande taille, couvert d'un manteau rapiécé,

chaussé de longues bottes. Lorsqu'il eut ôté son bonnet, on vit qu'il avait les cheveux blancs comme du lait. Lentement il s'avança jusqu'au milieu de la cuisine et attendit en silence. La cuisinière jeta dans la cheminée des copeaux qui s'enflammèrent et éclairèrent la figure du voyageur. Aussitôt ma mère recula vers la porte de la salle à manger ; la vieille Lukaszowa ayant regardé attentivement notre hôte marmotta avec colère : » Il nous manquait ici ! Il nous amènera quelque malheur. Maudit... Alors moi je le reconnus. C'était celui qui épouvantait toute la ville. L'homme de la chaumière solitaire. Le nouveau venu s'aperçut de ce qui se passait autour de lui et dit à demi voix à ma mère : « Ne vous fâchez pas que je me sois assis devant votre maison, mais l'orage m'avait tellement fatigué que je ne pouvais pas aller plus loin. J'étais transi par le froid...

Il y avait quelque chose de douloureux dans les excuses de cet homme. Maman avait l'air de réfléchir. Tout-à-coup elle dit à la cuisinière d'une voix singulièrement dure : — Catherine, donnez à ce monsieur du lait chaud.

L'hôte restait toujours immobile et regardait ma mère de ses yeux bleus, très doux. — Plus vite ! répéta ma mère avec colère, voyant qu'on n'accomplissait pas ses ordres. Le lait était déjà chaud sur la cheminée. La cuisinière prit un vieux pot et versa le lait avec tant de mauvaise grâce qu'elle en répandit la moitié par terre.

— Servez Lukaszowa — dit la cuisinière.

— Je ne veux pas ! répondit la bonne.

— Que Walek le serve.

— Je serais un sot ! — marmotta le valet,

— Servez, Walek ! reprit ma mère.

— Tu es un poltron, tu as peur — lui disait la bonne.

Walek prit lentement le pot en main et le posa sur le banc en disant au pauvre homme — Voilà...

La neige tombait toujours et par moments le feu s'éteignait dans la cheminée. Le vieillard s'avança chancelant

vers le banc et commença à boire le lait. Ma mère et moi nous entrâmes dans la salle à manger, et derrière nous Lukaszowa qui murmura : — Veut-il passer la nuit ici ?... Cependant, Madame, vous ne chasserez pas pour lui un chien de son chenil, et ici les gens ne peuvent pas dormir sous le même toit que lui. Un homme pareil — ajouta la bonne après un instant — s'il regarde seulement quelqu'un, il lui porte malheur. Un arbre même sèche, quand il le touche de la main. Dieu l'a maudit et les hommes n'y peuvent rien...

Ma mère toute bouleversée, les mains jointes, marchait par la chambre. On entendait le pétilllement du bois qui brûlait à la cuisine et le bruit que faisait le vieillard en buvant son lait avec avidité. En ce moment nous entendîmes des appels de la rue : —

Oh ! oh ! où êtes-vous !...

C'est mon garçon — dit le vieillard.

Walek courut à la cour et après quelques mots échangés, amena un nouvel hôte. Il tenait à la main une lanterne allumée et, de la tête aux pieds, il était couvert de neige. Quand il se fut secoué, je remarquai qu'il avait les cheveux comme un barbet, ils lui couvraient le front et une partie du visage et pour vêtements il avait d'horribles haillons. Je n'avais jamais vu un tel amas de torchons noués avec des cordes à la ceinture.

Walek, ne le connais-tu pas ?... murmura la cuisinière, en regardant avec dégoût le nouvel hôte.

Certainement que je le connais, chacun sait qu'il attrapait les chiens de la ville — répondit notre valet à demi voix.

Le vieillard commença à remuer les pieds, se préparant sans doute à sortir. Ensuite croisant ses mains sur la poitrine, il inclina la tête et dit :

— Je remercie humblement...

Pendant un instant il attendit une réponse, puis il inclina la tête et ajouta d'une voix étouffée :

— Loué soit N.-S. Jésus-Christ.

Personne ne répondit.

Sur le seuil de la porte il se retourna encore et — disparut dans le sombre vestibule et avec lui son garçon.

A la cuisine tous étaient muets comme s'ils n'avaient pas voulu que le vieillard entendit une voix humaine.

Ma mère entra après à la cuisine et montrant à Walek le pot dans lequel avait bu le vieillard, elle dit :

— Jette cela !

Le garçon prit le pot avec précaution et le jeta dehors avec tant de force qu'on entendit le bruit jusqu'aux écuries. Les larmes me serraient la gorge et le vent soufflait si lugubrement qu'on aurait dit qu'il voulait entrer par les fenêtres et nous dire quelque chose, mais que ne le pouvant pas il se répandait en cris de désespoir. Que se passe-t-il, mon Dieu !... «pensais-je, ayant toujours présent à mon esprit le vieillard, dont les yeux si doux, m'avaient regardé d'un air de reproche. Je croyais le voir avancer d'un pas chancelant à travers les champs couverts de neige. Quelques heures plus tard quand j'eus dit ma prière et l'ave-Maria à l'intention des voyageurs surpris par l'orage, je demandais à maman :

— N'est-ce pas, maman, que si des voyageurs sont surpris par l'orage et qu'on prie pour eux, Dieu alors leur envoie son ange qui leur montre le chemin ?

— Oui, mon enfant.

— L'ange va devant les chevaux et ils trouvent d'eux-mêmes le chemin, sans le cocher ? Et si ce vieillard s'égarait et qu'il prie, est-ce que Dieu ne lui enverrait pas un ange ?

— Dieu est miséricordieux et il a soin de ses plus misérables créatures.

(A suivre.)